

# L' Abeille.

3me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

3me. Année

VOL. III.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 16 AVRIL 1851.

No 21

## Judas.

Voilà ce que j'ai vu par delà cette terre,  
Par delà l'horizon, ce ténébreux cratère,  
Voilà ce que j'ai vu quand la profonde nuit  
Enveloppe le ciel comme l'oiseau, son nid.  
Ici la grande mer, la mer si haut lancée,  
Qu'on eût dit les fureurs, les bonds d'une insensée ;  
Là-bas des ouragans, des tourbillons si forts,  
Que leur puissante haleine eût réveillé les morts ;  
Enfin, par delà tout, au seuil même du monde,  
L'horrible royauté de la flamme qui gronde.

Et c'est là, dans le creux de ce gouffre inconnu, (ou,  
C'est là qu'un homme sombre, au corps verdâtre et  
Se tordait, se brisait dans des flots de fumée,  
Sur les pointes de fer d'une roue enflammée.

Cet homme que le ciel marqua d'un sceau puissant,  
Cet homme, c'est Judas, c'est le vendeur de sang,  
Celui qui, d'un seul coup, dépassant tous les traîtres,  
Livra le Roi des rois et le Maître des maîtres :  
Il est là ; le remords, indestructible ver,  
S'acharne, sur la roue, à sa vivante chair ;  
Des damnés au front hâve et que la douleur plisse,  
Poussent avec la main l'instrument du supplice,  
Et ce cercle de bronze, aux aiguillons cruels,  
Tourne éternellement sur des feux éternels.

Et lui, malgré la flamme ardente, hérissée,  
Lui souffre encore plus de sa propre pensée,  
Car il entend toujours la même douce voix,  
La voix qu'il entendit dans les jours d'autrefois :

“ Ingrat, que t'ai-je fait pour que ta main me livre ?

“ Que t'ai-je fait ? Ton cœur demandait à me suivre,

“ Et moi j'ouvrais mes bras à toutes tes douleurs.

“ J'ai déjà tant souffert de ce peuple farouche !

“ Réponds : était-ce à toi de replacer ma bouche

“ Au calice des pleurs ?

“ Où veut-on que j'exile

“ Mon angoisse et mes pas ?

“ L'abeille a son asile,

“ Moi seul je n'en ai pas.

“ Que t'ai-je fait ? J'avais épanché la prière

“ Sur ton âme saignante, et qui cherchait un père ;

“ Tu m'offres le poison quand je t'offrais le miel.

“ Hélas ! que devenir, quelle route est la mienne, (ne

“ Si ceux-là qui m'aimaient changent l'amour en hai-

“ Et la rosée en fiel ?

“ Voyez, ma tête plie

“ Et leur cœur reste sourd ;

“ Pas un sein où j'appuie

“ Mon front tremblant et lourd.

“ Que t'ai-je fait ? J'ai vu l'agneau des pâturages

“ S'égarer dans sa voie au milieu des orages,

“ Et je suis descendu, car j'étais son appui ;

“ Mais je n'ai rencontré que reproche et blasphème,

“ Mais le pasteur est seul, et son agneau lui-même

“ S'est tourné contre lui.

“ Pas une douce haleine

“ Qui ne tombe des cieus,

“ Pas un vent de la plaine

“ Qui ne brûle mes yeux.

“ Ah ! quand leur haine avengle, et que je leur pardonne-

“ Voulaient ensanglanter ma divine couronne. (ne,

“ Ah ! j'espérais au moins quelques larmes ailleurs ;

“ Et c'est toi, toi mon fils, l'enfant de mes tendresses,

“ Toi que j'avais comblé de toutes mes caresses,

“ C'est toi par qui je meurs !”

## LA SEMAINE-SAINTE A SÉVILLE.

(Suite et fin).

Les représentations finies, c'est le tour du clergé des paroisses avec les croix de toutes les églises. Ici le spectacle change. Contenus entre deux rangs de soldats qui les protègent contre la foule, de gracieux enfans forment les chœurs des anges ; la magnificence de leur vêtement, leur bonne tenue, leur jeunesse, tout charme dans cette troupe angélique. Les premiers portent chacun un attribut de la Passion. Il y a des archanges, Saint Michel tenant l'épée sur laquelle brillent ces mots : “ *Quis ut Deus ?* ” Saint Gabriel, le lys en main ; Saint Raphaël, avec le poison sur lequel on lit : “ *Medicina Dei.* ” Puis l'ange gardien, tel que nous le retrouvons dans tous les tableaux, conduisant un petit enfant et lui montrant le ciel, dans une pose ravissante. Je renonce à peindre leurs ornements si riches et de si bon goût, leurs ailes déployées, leurs couronnes d'argent, leur longue et noire chevelure tombant en boucles sur leurs épaules découvertes.

L'un de ces petits prédestinés, fatigué déjà de la marche et peut-être des joies du ciel, m'a paru regretter les oignons d'Égypte : il se lamentait, tournant vers les assistants ses yeux pleins de larmes : on le consola bientôt avec quelques réminiscences de ce monde. . . A ces chœurs des anges, si beaux, si attachants, ont succédé les sibylles qui, suivant l'opinion commune, furent au nombre de douze ; représentées par autant de petites filles, avec des attributs spéciaux et vêtues à l'orientale. Sur chaque attribut est un quatrain, rappelant les prédictions particulières de chacune d'elles. Je cite seulement celui de la sibylle d'Erythrée : “ Ce même roi du ciel, avec une majesté souveraine, dans le jugement universel, reparaitra en corps humain.”

Elle porte la trompette du dernier jugement.

Les quatre docteurs principaux de l'église, — saint Augustin en ornements pontificaux, — saint Jérôme en solitaire, — saint Ambroise en évêque, — saint Grégoire le-Grand en pape, sont ensuite représentés par quatre enfans. Une jeune

fillette termine la série en portant le voile sur lequel Jésus imprima sa face baignée de sang et de sueur : c'est sainte Véronique. On lit sur le voile : “ *Speciosus formâ præ filiis hominum.* ”

Enfin de nouveaux escadrons de soldats romains forment escorte au capitaine-général, suivi de tous les officiers de terre et de mer, dans le plus brillant uniforme. L'alcade de Séville paraissait après lui, au nom de la reine Isabelle. La troupe de ligne ferme la marche, son chœur de musique exécutant le psaume *In exitu Israël de Ægypto.*

J'aurais à vous parler maintenant, à propos des cérémonies de la Semaine-Sainte à Séville, du concours prêté par l'autorité civile à la pompe de ces jours. Un ordre émané d'elle, et ponctuellement exécuté, réglait qu'à partir de la messe du Jeudi-Saint, aucun crieur public, aucune voiture ne seraient admis dans les rues, que tous les cabarets et cafés seraient fermés sans exception. Les soldats, de leur côté, portaient leurs armes en grand deuil, crosse en l'air, même dans les marches et en montant la garde. On aime à retrouver encore, dans un coin de cette Europe bouleversée par l'impiété, un peuple qui ne croit pas pouvoir vivre de sa vie de nation sans autel et sans Dieu, sans une religion d'État, professée publiquement et honorée de tous.

Le Samedi-Saint, au moment du *Gloria in excelsis*, le tonnerre se fait de nouveau entendre à la cathédrale : on lui répond du dehors, par l'explosion d'armes à feu ; toutes les cloches de la ville, mises en mouvement au signal parti de la Giralda, annoncent bruyamment la grande nouvelle de la résurrection, tandis que les enfans et les ouvriers, ivres de joie et respirant la vengeance, se livrent à l'exécution des Judas. Les Judas sont des mannequins suspendus à de hautes potences ; on leur fait un procès dérisoire, ils tombent bientôt sous les coups de mille assaillants. Je l'ai dit en commençant : ce peuple ne ressemble à aucun autre, il lui faut du gigantesque ou de la violence ; les impressions vulgaires ne lui vont pas.

Il lui faut du gigantesque ! Voyez seu-